L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 21 JUILLET 1895.

FEUILLETON.

FLAVIE.

Par André Theuriet.

DERNIÈRE PARTIE.

—Suite—

Le dimanche où devait avoir lieu l'*entrée* de Flavie chez les Saint-Vanne, je voulus me donner l'amer plaisir de contempler mon amie dans ses atours de fiancée. Je savais que toute la famille partirait en voiture pour Souilly à l'heure des vêpres, et d'un air faussement indifférent j'allais rôder aux entours de l'usine. Dans la cour, on entendait les piaffements du cheval déjà attelé au char à bancs; sur le perron, Mme Lucie Brocard parée d'une robe couleur héliotrope, essayait ses gants. Peu après parurent Numa Brocard et Flavie. Celle-ci portait une toilette neuve, une légère robe de soie grise à mille raies avec le mantelet pareil. Sous un chapeau de paille fleuri de roses mousseuses, ses yeux brillaient, éclairant d'une joie discrète sa mignonne figure. Cadet Brocard seul n'était pas à l'unisson Il me sembla soucieux. Au lieu de se redresser comme d'ordinaire, il avait le dos courbé et faisait une lippe chagrine. Les dames s'installèrent sur les banquettes, Numa monta sur le siège, toucha de son fouet la croupe du cheval, et le char à bancs sortit vivement de la cour. Flavie m'aperçut au passage et m'envoya un petit hochement de tête amical, mais je me bornai à saluer farouchement. Sa joie épanouie me rendait trop malheureux.

Un désir me prit de voir le char à bancs grimper la rampe du chemin de Souilly. Je traversai le coulant d'eau et, remontant la colline du Chânois, je cherchai un coin de lisière d'où mon regard pourrait le mieux embrasser tous les circuits de la route.

Comme j'approchais de la *Vinée*, mes oreilles perçurent une singulière musique. Cela ressemblait tantôt aux vocalises de la haute grive, tantôt au gazouillement d'une alouette. Les notes aiguës ou câlines s'échappaient d'un fouillis de verdure formé par les clématites sauvages s'enlaçant aux ombelles rouges des viornes obiers. Ce ne fut que lorsque j'eus pour ainsi dire le nez sur le centre du fourré que je découvris, dans une niche pratiquée au milieu des ramures enchevêtrées, le mystérieux auteur de cette réveillante musique.

Accroupi, les genoux repliés, une feuille de lierre entre les lèvres, Tintin Brocard frouait pour attirer les oiseaux, épars dans le taillis, vers les gluaux, qu'il avait tendus çà et là, parmi les prunelliers et cornouillers.

Il m'aperçut et interrompit sa musique.

—Maladroit! chuchocha-t-il, tu vas effaroucher les *ouselots*.... Sauve-toi bien vite du bien, si ça t'amuse, cache toi dans la *cabourotte*.

J'étais aussi contrarié que lui, car je n'étais guère en humeur de m'amuser et, pour le quart d'heure, j'eusse préféré me trouver seul sur cette lisière qui me servait d'observatoire. Néanmoins, pour ne pas éveiller sa curiosité, je déférai à son injonction et je me glissai près de lui dans la niche.

—Tout de même, lui dis-je, si au lieu de moi, ç'avait été le garde... tu serais pincé.

—Nenni! répondit-il, papa est locataire des chasses et adjudicataire des coupes du Chânois.... Je suis donc dans mon droit et je me moque des gardes!....

Au-dessus de la *cabourotte* où nous étions mussés, les clématites et les ronces entre-croisées ménageaient un niveau de nos deux têtes une lucarne de verdure, par laquelle on voyait la route de Souilly serpentant à mi-côte entre les éteules jaunes qui luisaient au soleil. Juste comme je venais de m'accroupir, le char à bancs de Cadet Brocard surgit dans le champ de la lucarne. Il gravissait lentement la route montante; on distinguait parfaitement sous les ombrelles claires les silhouettes de Mme Brocard et de Flavie. Tintin, qui avait de bons yeux, eut vite reconnu l'équipage de son oncle. Entre ses cils roux, il me lança une œillade goguenarde et murmura:

—Tiens, voilà ta bonne amie et sa mère qui vont souper chez les Saint-Vanne.... C'est aujourd'hui l'*entrée*, et on met les petits pots dans les grands.... La Flavie va donc être une madame, et tu seras son garçon d'honneur?... Qui sait! Jacquot, à ta place, je ne me presserais pas de commander mes habits de noce. Papa dit comme ça qu'il passera de l'eau sous le pont avant la cérémonie, et que lorsqu'on fait lever un lièvre, ça n'est pas une raison pour qu'on soit sûr de le manger en civet.... Ma foi! si ce mariage pouvait rater, je n'en pleurerais pas.... Je ne peux pas la sentir, moi, cette bégueule de Flavie!

En même temps une lueur maligne éclairait sa frimousse semée de taches de rousseur. Et vous l'avouerai-je?.... moi-même, à l'idée d'une rupture possible, je ressentais au fond du cœur une peu chatouillable, mais réelle satisfaction.

—Chut! maintenant, reprit Tintin à voix basse, ne bougeons plus!

Et il se remit à frouer avec sa feuille de lierre entre les dents.

VII

Les insinuations de Tintin au sujet du mariage de Flavie me trottèrent dans l'esprit pendant le reste de la journée. Pour quel motif Nicolas Brocard doutait-il que la célébration nuptiale eût lieu à l'époque fixée? Les deux familles étaient d'accord, la demande était faite et les bans allaient être publiés. Le propos de Nicolas lui était-il tout bonnement dicté par une jalouse rancune ou bien avait-il un fondement plus sérieux?.... Je rapprochais ce fâcheux pronostic des confidences de Flavie, touchant le mauvais état des affaires de Cadet Brocard, et je me demandais si le frère aîné n'était pas déjà instruit des embarras d'argent qui tracassaient Numa?.... Tout en détestant Paul Saint-Vanne et en souhaitant cordialement qu'il n'épousât pas Mlle Brocard, je ne pouvais m'empêcher de songer à la mortification de mon amie, si les méchantes prédictions de Tintin venaient à se réaliser. J'étais cruellement partagé entre mon affection pour Flavie et la haine que m'inspirait mon rival.

Cependant on continuait de s'occuper des préparatifs de la noce. Les premières publications avaient été affichées, et Numa était venu nous inviter à la signature du contrat qui devait avoir lieu dans huit jours. En sa qualité d'ancien camarade d'enfance, mon père avait promis à Numa d'être l'un des témoins de la mariée, et nous étions conviés tous deux au repas de famille qui suivrait la cérémonie de la signature.—Depuis que Flavie m'avait initié aux soucis pécuniaires de Cadet Brocard, mon cœur inclinait à l'indulgence, et je formais le projet de donner à mon amie un gage matériel de mon abnégation héroïque en même temps que ma tendresse persistante. Je possédais cinq ou six francs provenant de mes économies sur l'argent de mes semaines. Trois jours avant le contrat, je me levai de bon matin et je partis pour Benoite-Vaux. Il y avait là des magasins de menus objets de bijouterie qu'on vendait aux pèlerins. J'entrai dans le mieux approvisionné, et j'achetai une petite bague d'argent qui me sembla un cadeau de fiançailles fort présentable. Très fier de mon emplette, je m'en revins par les lisières de Chânois, en rêvant à la façon dont je remettrais la bague à Flavie.

Tout en bagnenaudant, j'atteignis ce fourré de la Vinée où j'avais dérangé Tintin dans sa chasse aux gluaux. Il faisait un joli temps d'automne, clair et gai. Les bois exhalaient une odeur de champignons, et, sur la lisière, les cornouillers prenaient des teintes sanguines. Devant moi, je voyais la route de Souilly zigzaguer toute blanche au flanc de la colline, parmi les luzernes violettes et les labours d'un brun rosé. Les prés de la Fosse des Dames allongeaient en bas leur verdure fraîche, où çà et là miroitait l'eau bleue d'un *routoir*. Plus loin, ayant l'air de cheminer vers les coteaux boisés, des files de peupliers dessinaient les svélтes silhouettes de leurs ramures d'un jaune d'or. Le village fumait dans le soleil. Je distinguais la grande maison carrée de Brocard aîné, sur les toits d'ardoise de laquelle tournoyait un vol de pigeons, puis en face, de l'autre côté du coulant d'eau, l'usine de Cadet Brocard avec sa toiture de tuile rouge, avec le mince et long tuyau d'où s'échappait par intervalles réguliers un jet de vapeur sifflante. Et la vue de ces deux demeures voisines et ennemies ravivait dans mon esprit l'inquiète curiosité que me causaient les mystérieuses insinuations de Tintin.

Tandis que, plongé dans mes réflexions, je regardais les vitres scintillantes de la fenêtre de Flavie, je vis tout à coup dans le raidillon émerger la tête, puis la robuste corpulence de Nicolas Brocard. Coiffé d'un chapeau de paille, le fusil et le carnier en sautoir sur sa blouse bleue, il se dirigeait vers les coupes du Chânois, et comme le sentier jouxtait la Vinée, il devait nécessairement passer près de moi. Je savais qu'il me battait froid depuis que j'avais pris parti pour son frère, et je ne me souciais nullement de lui parler. Je me glissai donc lestement dans la *cabourotte*, et je m'y tins coi, en attendant qu'il entrât dans le taillis. Une minute après, l'ombre de son grand corps s'interposa entre la niche et les champs baignés de soleil. Il passa en sifflotant, puis je l'entendis qui s'engageait sous bois. J'allais sortir de ma cachette, lorsqu'un nouveau bruit de pas m'y rejeta aux aguets. Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant, dans le marcheur qui arrivait en face du trou où j'étais gîté,—Numa Brocard en personne!—On eût dit qu'il se savait précédé par son frère et qu'il méditait de le rejoindre, car, d'un pas hâtif et sans hésiter, il entra immédiatement dans la tranchée qu'avait prise l'instant d'avant Nicolas Brocard.

Qu'allait-il se passer entre les deux frères? Leur rencontre était-elle voulue ou bien, plus vraisemblablement, Cadet Brocard ayant deviné que Nicolas se rendait dans sa coupe, avait-il résolu de l'y suivre, afin de s'expliquer plus à l'aise avec lui en ce solitaire coin de forêt?—En tout cas, je flairais là un mystère qui aiguillonnait ma curiosité. Que cette entrevue fût ou non préméditée, je pressentais qu'il y serait question de Flavie, et, bien que le métier d'écouteur aux portes me parût fort vilain, le violent désir de surprendre la conversation de ces deux frères brouillés depuis plus d'un an l'emporta sur mes répugnances. Avec les prudentes précautions d'un lièvre qui sort de son gîte, je quittai ma cachette et, contournant la Vinée, je rampai jusqu'à un cordon transversal qui coupait perpendiculairement la tranchée, et par lequel je pourrais gagner la coupe avant que Cadet Brocard y fût arrivé.

Ce canton de bois, exploité au printemps dernier, occupait les deux versants d'une étroite gorge où plongeait la tranchée et que dominait le cordon où je m'étais engagé. Au bout d'une centaine de pas, je distinguai la coupe, où, seuls debout, les arbres de réserve se dressaient çà et là en pleine lumière parmi les empilements de fagots et des *cordes* de rondins. Le soleil de septembre brasillait sur le sol dénudé, noyant de clarté les cimes feuillues des baliveaux et les touffes lilas de grands chardons qui s'épanouissaient dans le voisinage des rondins empilés. A travers les éclaircis du taillis, je voyais nettement Nicolas Brocard. Il s'était assis sur un fagot, non loin du ruisseau qui glougloutait emmi les impératoires et les reine-des-prés. Adossé à un fût de hêtre, il allumait sa pipe et de légères bouffées de fumée auréolaient sa tête. Juste à l'endroit où j'étais arrivé, une double rangée de rondins s'alignait parallèlement sur la déclivité de la pente et s'arrêtait à quelques pieds du fagot servant de siège au fumeur. Je me glissai dans ce couloir où avait poussé un fin gazon qui amortissait mes pas. Caché par les rondins, qui formaient un rempart d'un mètre de haut, je pus me faufiler en tapinois jusqu'aux berges du ruisseau. Là je m'étendis, le ventre dans l'herbe, la tête appuyée à mes deux mains, dans une excellente posture, sinon pour tout voir, du moins pour tout entendre. J'étais déjà installé, quand Cadet Brocard déboucha à son tour de la tranchée et se dirigea vers son frère.—Au bruit de son pas sur le sol caillouteux, Nicolas avait sans doute relevé la tête et reconnu son cadet, car il émit un sourd grognement de surprise.

—Bonjour, Brocard! murmura Numa d'une voix mal assurée.

—Bonjour!

—Tu vas bien?

—Comme tu vois...

Les réponses brèves et boudeuses de Nicolas n'étaient pas trop encourageantes; néanmoins Numa ne parut pas se rebuter, car il reprit après un petit silence:

—Je t'ai aperçu près de la Vinée, et comme je voulais causer tranquillement avec toi, je suis venu te rejoindre dans la coupe.... Ça ne te dérange pas?

—Non, pour le moment... Qu'as-tu à me dire?

—Nicolas Flavie va se marier.

—J'ai entendu parler de ça dans le village.... Après?

—Flavie est ta filleule, et je tenais à t'annoncer moi-même son mariage.

—Tu as pris ton temps! remarqua ironiquement Brocard aîné.... Etant son parrain, j'aurais pu être informé de la chose autrement que par la rumeur publique..... Autrefois le procédé m'aurait froissé, mais maintenant je suis habitué à vos manques d'égards. D'ailleurs, vos affaires ne me regardent pas: ta femme et toi, vous me l'avez assez fait sentir, et je suis payé pour ne plus m'en mêler.....

—Nous avons eu des torts, c'est possible; mais entre deux frères qui se sont aimés, vois tu, Nicolas, les rancunes ne peuvent pas durer.... Quand nous étions gamins, tu t'en souviens! nos brouilles ne tenaient pas longtemps, et nous nous étions promis de ne jamais nous coucher sur notre colère.... C'est pourquoi j'ai résolu de m'expliquer cœur à cœur avec toi, comme dans l'ancien temps.

L'évocation de ces souvenirs d'enfance avait sans doute mieux disposé Nicolas Brocard. Il toussa et dit d'un ton radouci:

—Si tu t'y étais pris de cette façon dès nos premières discussions, ça aurait mieux valu, en effet.... Autrefois il n'y avait pas de femmes entre nous, et nos querelles finissaient par une embrassade.

[*La suite à dimanche prochain*]

PREMIERS VERS.

M. Jules Lemaître, le nouvel académicien, a, depuis une douzaine d'années, semé dans les journaux et revues beaucoup de prose—et, de supérieure qualité. M. Lemaître n'a pourtant pas écrit que de la prose; à l'exemple de plusieurs autres, il a débuté dans la vie par des vers. Le poète "sommeille-t-il" simplement, depuis ces temps-là, ou s'est-il définitivement endormi? Ceci est plus probable. Aussi bien, M. Jules Lemaître n'est-il relevable à la Poésie d'aucune parce le de sa célébrité d'écrivain.

Il n'avait pas passé la trentaine et était parfaitement inconnu quand Lemerre lui édita ses *Médaillons* et ses *Petites Orientales*, dont les volumes sont aujourd'hui introuvables. On en signala l'apparition sans tapage. Quelques universitaires se piquèrent à les feuilleter, en causèrent entre eux, et ce fut tout.

Les essais poétiques du jeune professeur méritaient pourtant mieux que cette courtoise indifférence. On en peut juger par les citations que voici, empruntées—au hasard du coupe-papier—la première aux *Petites Orientales*, les deux autres aux *Médaillons*.

LE DÉSERT.

Je rêve, le front lourd et les yeux las, devant
Les ondulations de ces dunes stériles,
Mer fauve, mer ardente aux vagues immobiles,
Sur qui tombe le poids d'un soleil étouffant;

Et je me sens si loin de tout être vivant,
Et du bruit fraternel des hommes et des villes,
Si loin des ruisseaux clairs, des champs, des [fleurs fragiles,
Et des feuillages frais où murmure le vent,

Que je me crois perdu dans une autre planète
Où, sans que rien se meuve et sans que rien [végète,
Seul flambe tristement le monde minéral;

Et que cet infini de lumière et de sable,
Cette absence de vie à la mienne semblable,
Cette immensité jaune et morte me fait mal.

PASCAL.

Tu voyais sous tes pas un gouffre se creuser
Qu'élargissaient sans fin le doute et l'ironie...
Et, penché sur cette ombre, en ta longue in- [somnie,
Tu sentais un frisson mortel te traverser.

A l'abîme vorace, alors, sans balancer,
Tu jetas ton grand cœur brisé, ta chair punie,
Tu jetas ta raison, ta gloire et ton génie,
Et la douceur de vivre et l'orgueil de penser.

Ayant de tes débris comblé le précipice,
Ivre de ton sublime et sanglant sacrifice,
Tu plantas une croix sur ce vaste tombeau.

Mais, sous l'entassement des ruines vivantes,
L'abîme se rouvrait, et, prise d'épouvantes,
La croix du Rédempteur tremblait comme un [roseau.

LES MOUETTES.

Couchant bizarre. En haut le ciel couleur de [brique.
Plus bas, rayant le mur de l'éternel palais,
Lument sur nos ancres aux chatoyants reflets —
De minces traits de feu, d'un éclat phosphorique.

Avec une rigueur quasi géométrique,
Se prolongent tout droit ces lumineux filets,
Parallèles entre eux, rouges et violets,
Régiant le ciel ainsi qu'un papier de musique.

Des mouettes là-bas, esprits des flots amers,
Nouant et dénouant des gammes à travers,
Cette portée immense aux lignes purpurines.

Dans leur vol cadencé le démont de pointe noire
Et notent le chant triste et divin des beaux soirs,
Lentement déchiffrés par les brises marines.

JULES LEMAITRE.

Sapeurs-Pompiers.

On parle de réorganiser en France le régiment des sapeurs-pompiers. A ce propos voici quelques détails sur les premières pompes à incendie, détails qui, s'ils ne sont pas inédits, sont du moins peu connus. L'inventeur des pompes à feu fut un acteur nommé du Périer, ancien laquais de Molière et grand-père du général Dumouriez. En 1699, le roi lui octroya des lettres patentes l'autorisant à faire construire et fabriquer une pompe propre à éteindre le feu. Il appliqua pour la première fois sa découverte en 1704, lors d'un incendie qui avait éclaté dans les dépendances du théâtre des Machines. Le résultat émerveilla tellement les spectateurs que du Périer reçut officiellement la mission d'établir, de garde et d'entretenir les pompes du roi. L'invention qu'il accomplit ainsi et son importance; car, avant lui, on ne possédait que des appareils singulièrement primitifs. Les moines de ordres mendiants, qui remplissaient les fonctions aujourd'hui exercées par les pompiers, se servaient pour la plupart d'éponges fixées au bout de longs bâtons; d'autres employaient de grosses seringues, dont un curieux spécimen se voit encore à la cathédrale de Troyes. On conçoit aisément qu'avec de tels ustensiles, la lutte contre le feu eût peu de chances de succès et que le moindre incendie détruisît au moins un quartier d'une ville.

Un monsieur, rentrant du théâtre, est accosté dans la rue par un individu qui paraît avoir trop bien dîné et prend des airs penchés à faire croire la Tour de Pise.

—Que me voulez-vous? fait le monsieur.

—Je vais vous dire, monsieur, c'est que je voudrais rentrer chez moi.

—Eh bien! où demeurez-vous?

—Là, en face.

—Alors, rentrez.

—Je ne peux pas, monsieur. Il faut vous dire que je n'ai pas de concierge et que j'ai oublié ma clef. Alors, je dois siffler Victorine, pour qu'elle me la jette.

—Qui ça, Victorine?

—Ma femme.

—Eh bien siffle-la donc!

—C'est que je ne peux pas... Voyez plutôt!

Et le pochard essaie de siffler, mais sans parvenir à autre chose que souffler dans la figure de son interlocuteur.

—C'est bon! dit celui-ci grognon, mais presque attendri; quel air faut-il siffler?

—L'air du Sire de "Framboisy."

Et le monsieur se met à siffler jusqu'à ce que Victorine ait jeté la clef. Le pochard, alors, change d'allure et dit sévèrement:

—Vous savez: une autre fois, il faudra siffler mieux que ça!

Le Réservateur des Cheveux de Hall est le plus facile à appliquer, il est aussi le plus propre parmi les préparations civiles.

LES DEUX VOYAGES
—DE—
MARTIN KŒTZEL.

NOUVELLE.

C'était en 1477. Les bourgeois de Nuremberg étaient en grand émoi. On se disait de porte en porte et de fenêtre à fenêtre que le riche Martin Kœtzel partirait un de ces jours pour la Terre-Sainte. Et d'abord, quelle affaire Martin Kœtzel pouvait avoir en Terre-Sainte? Peut-être les bourgeois, tous en grillant de le savoir, n'osaient-ils pas osé de lui demander; mais les bourgeoises, qui, à ce temps-là, à Nuremberg, étaient fort curieuses, poussèrent leurs maris en avant et les rendirent moins timides. Le premier qui se risqua fut le savetier Schirmer:

—Eh bien, maître Martin, dit-il sortant la main à son bonnet, le fruit court que vous partez pour la Terre-Sainte. Je suppose que ce n'est pas pour le plaisir de voir le pays; car j'ai entendu dire qu'il est plus pelé que mon crâne et plus triste que les bords de la Pée. Sûrement, vous n'iriez pas si loin pour chercher ce que vous avez trouver, sans vous déranger dans toutes ces belles images bien peintes qui sont chez vous.

—Hé! hé! compère, reprit maître Martin, qui parlait volontiers par sentences, "il n'est rien de tel que de voir les choses de ses propres yeux!"

Et il passa outre, en saluant avec une courtoisie ironique.

Le gros Schirmer devint tout rouge de dépit, d'abord parce qu'il se moquait de lui, ensuite parce qu'il ne savait que dire à sa vaniteuse petite femme, qui l'attendait avec impatience. Pour se donner le temps de réfléchir, il prit le chemin le plus long. Or, il se trouva que le chemin le plus long passait justement devant un endroit où l'on vendait d'excellente bière fraîche, forte et mousseuse. Il noya son dépit dans les pots, et puisa en même temps une heureuse inspiration. Il dirait à sa femme que l'on parlait vaguement d'une nouvelle croisade, et que Martin Kœtzel en faisait partie. Elle se rendait pas bien compte, tout après boire, de ce que c'était qu'une croisade: mais Martin Kœtzel était si riche, qu'il pouvait faire partie de n'importe quoi. Son coup une fois trouvé, il se hâta de rentrer à la maison et de le débiter à sa petite femme.

La petite ménagère de Schirmer n'eut rien de plus pressé que de porter la nouvelle toute fraîche à la femme de Klipfel, le maître-tailleur. C'est pour cela que Klipfel, l'air un peu gauche avec son grand tablier plein de poussière, attendit, dans une rue étroite, le passage de maître Martin.

—Bonjour à vous, maître Martin: vous faites honneur à votre pays et à vos amis. On dit que vous allez reprendre aux mécréants le sépulcre de Notre-Seigneur.

—Si *on* dit cela, *on* ne sait guère ce qu'il dit, mon compère, reprit maître Martin. Moi, chétif et indigne, reprendre le sépulcre de notre Sauveur! Vous connaissez le proverbe: "Mesure tes entreprises sur tes forces!"

Et il passa.

Klipfel baissa la tête et cacha ses deux mains sous son grand tablier. Cela voulait dire qu'il était embarrassé d'un doute et qu'il allait se mettre à réfléchir.

—Est-ce maître Martin qui se moque de moi, murmura-t-il, ou bien est-ce cet ivrogne de Schirmer qui nous en a conté?

Et comme en tournant le coin de sa rue, il vit sa femme qui l'attendait sur le pas de sa porte, la fausse honte le prit, et plutôt que d'avouer sa déconvenue, il forgea tout de suite une petite histoire.

—Ce n'est pas ce que l'on disait, cria-t-il de loin; maître Martin s'est moqué de Schirmer, mais à moi il m'a dit en confidence qu'il allait fonder un comptoir dans ce pays là.

Un petit juif qui passait en rasant les murs recueillit ce propos. A la tombée de la nuit, il se présenta humblement à la porte de maître Martin Kœtzel. Comme la servante allait, d'un air méprisant, lui refermer la porte sur le nez, il lui mit dans la main une pièce d'or. Elle fut fut tellement surprise qu'elle le laissa passer.

—Maître, dit-il en saluant jusqu'à terre, je sais que vous allez fonder un comptoir en Palestine, et je connais quelqu'un qui s'estimerait cent fois heureux de s'associer avec vous.

—Vraiment! dit maître Martin, qui ne put s'empêcher de sourire, Isaac, mon bon ami, je suis maintenant assez riche pour ne plus fonder de comptoirs. Garde ton argent pour une meilleure occasion, ou plutôt fait comme moi, et commence à jouir de ce que tu as amassé. Il est, dit la sagesse, un temps de gagner de l'argent et un temps de le dépenser. Ce temps est venu pour nous deux. Adieu! Non, pas par là; la porte à gauche.

—Oh! oh! se dit le petit juif quand il eut descendu, non sans trébucher plus d'une fois, l'escalier en colimaçon, dépenser ce pauvre argent qu'on a tant de peine à gagner! refuser de gagner quand on a la force de le faire encore! Cet homme que je quitte a la tête perdue. Un remords, peut-être! Devient-on si riche sans avoir volé? Ce qu'il appelle sa conscience le tracasse; il veut garder l'argent et n'avoir point de remords. Voilà pourquoi il va si loin faire ce qu'ils appellent un pèlerinage.

On ferait bien de n'avoir jamais de mauvaises pensées sur personne; si cachées qu'elles soient, elles finissent toujours par s'échapper au dehors. Le petit juif était bien prudent, comme tous ceux de sa race; il savait que, pour lui surtout, ce serait gros jeu que de s'attaquer à un homme comme maître Martin Kœtzel; il ne dit donc rien de ce qu'il pensait à qui que ce soit (du moins il a toujours cru qu'il n'avait rien dit). Cela n'empêche pas que, d'un bout à l'autre de Nuremberg, on savait, à n'en pas douter, que Martin allait entreprendre un pèlerinage expiatoire.

Un maigre procurer qui lui portait envie, parce que l'autre était plus gras et plus riche que lui, le rencontrant au coin d'une rue, lui dit avec un mauvais sourire:

—Auriez-vous donc commis un si gros péché qu'il vous faille aller si loin pour l'expier.

—Homme juste, dit maître Martin, en le regardant bien en face, soyez indulgent pour les pauvres pécheurs. Dieu me garde de croire que je suis meilleur que les autres, mais je ne crois pas non plus que je sois pire, et j'en connais de plus coupables que moi. Croyez-vous qu'il faille avoir commis de grands crimes pour avoir le désir de sanctifier son âme et de l'élever à la vue des lieux consacrés par la souffrance de notre Sauveur? Quoi qu'il en soit, croyez-moi, voisin, "ne jugez pas, de peur d'être jugé."

Le procureur fit une laide grimace, comme quelqu'un que l'on force à mâcher du verjus, et il jugea prudent de continuer son chemin sans répliquer. Mais il pensait en sa vilaine âme comment il pourrait bien nuire à maître Martin sans se nuire à lui-même. Il fit répandre sous main, par des hommes à lui, le bruit que maître Martin refusait obstinément de dire pourquoi il quittait cette bonne ville de Nuromberg, et que cela n'était pas naturel.

Les langues nurembergeoises se remuèrent si bien que le bruit du départ de maître Martin se répandit jusque dans les villages voisins, avec toutes sortes de commentaires étrangers. Un des cousins de Martin vivait de son bien dans les environs de Nuremberg. Un jour, la femme de ce cousin lui dit:

—Le colporteur raconte sur ton cousin, telles et telles choses qui ne sont pas agréables à entendre. Si tu étais un homme, tu monterais sur ta mule et tu irais lui demander ce que cela veut dire. Voilà que les jours sont longs et les chemins ne sont pas trop mauvais: tâche de revenir dans la journée et de ne pas me faire mourir d'impatience. Il nous faut absolument quelque chose à répondre à tous ceux qui nous feront des questions, si nous ne voulons pas être montrés au doigt d'ici à une semaine.

Le cousin, qui s'ennuyait un peu à la campagne, ne demandait pas mieux que de faire un tour à la ville, et s'il eut l'air d'hésiter un instant, ce fut pour donner à entendre à sa femme qu'il la quittait à regret. Il enfourcha donc la mule et partit en sifflant un air de chasse. Tout le long du chemin, il se demandait comment il aborderait la question. Rien de plus simple en apparence que de dire:

—Eh bien, vous partez donc? Quel motif avez-vous de partir? Dites-moi cela entre amis.

Un point embarrassait le voyageur: une année, la grêle et la gelée avaient saccagé son domaine, il avait été obligé d'emprunter au cousin Kœtzel un certain nombre de florins. On ne s'imagine pas combien l'exorde d'un discours est difficile quand l'orateur doit un certain nombre de florins à l'auditeur. Le cousin le savait bien, lui, et, tout en se balançant au pas de sa pacifique monture, il adoptait et rejetait presque aussitôt toutes sortes d'exordes.

Dès que Martin Kœtzel l'aperçut, il le tira bien vite d'embarras.

—Dieu vous bénisse, cousin; vous ne pouvez venir plus à propos, car j'allais vous mander. Je pars bientôt pour un voyage, pour un long voyage, et j'ai plus d'un service à vous demander.

Ici, le cousin de campagne respira: il sentait diminuer sur sa conscience le poids des florins.

—Figurez-vous, reprit Martin, que je me propose d'aller en Terre-Sainte.

—C'est loin, la Terre-Sainte! dit poliment le cousin.

—Très loin! le voyage même est dangereux: aussi, ce n'est pas sans de fortes raisons que je me suis décidé à partir.

Nous y voilà, pensa le campagnard. J'ai mené cela, ce me semble, assez adroitement, et ma femme sera fière de moi.

—Ces raisons, reprit-il tout haut, peut-on vous les demander?

—On le peut, rien de plus simple. Cependant, si simple que cela soit, vous êtes le premier qui vous soyez avisé de demander pour savoir. Tous les autres, je ne sais pourquoi, ont voulu se mêler de deviner, ce qui fait que je me suis contenté de leur montrer leur sottise. Ils venaient tous me dire: "Eh bien, il paraît que c'est telle ou telle raison qui vous fait partir", au lieu de me demander: "Voisin, peut-on savoir pourquoi vous nous quittez?" Vous me le demandez franchement, vous je vais vous le dire. Lorsque mon défunt père fut sur son lit de mort, et qu'il voulut se réconcilier avec Dieu et fortifier son âme pour le grand voyage, il fut impossible de trouver tout de suite un confesseur. Dans mon angoisse, je promis à Dieu que si j'en trouvais un à temps pour sauver l'âme de mon père, je ferais placer, depuis ma maison jusqu'au cimetière, des groupes d'images taillées par un habile ouvrier et représentant les scènes de la Passion. Je jurai que de l'une à l'autre la distance serait exactement la même qu'elle a été lorsque notre Sauveur a marché au supplice. Aujourd'hui, je me prépare à accomplir mon vœu: la première chose est de mesurer pas à pas les stations sur les lieux mêmes. C'est pour cela que je pars.

—Mais ne pourriez-vous faire faire ce travail par un autre?

—Par qui d'abord? Et puis, en bonne conscience, dans une affaire aussi grave, je ne puis me reposer sur personne. Vous connaissez le proverbe: "Quand vous voudrez qu'une chose soit faite, et bien faite, il faut la faire vous-même."

Voilà donc Martin Kœtzel parti pour la Terre-Sainte; plusieurs années se passent sans qu'on ait de ses nouvelles, lorsqu'un beau jour ses voisins le virent arriver. Aussitôt sa maison fut assaillie de curieux:

—Comment étaient faits les méchants hommes de là-bas? Etait-ce vrai qu'ils ne buvaient ni vin ni bière? Alors, que buvaient-ils? Pourquoi mangeaient-ils les petits enfants? Etait-ce beau le Saint-Sépulcre? Avait-il apporté des palmes, de l'eau du Jourdain?

Maître Martin répondit de son mieux et finit par obtenir qu'on le laissât seul avec son cousin qu'il avait fait prévenir.

—C'est pénible et dangereux, n'est-ce pas, d'aller en Terre-Sainte? dit le cousin pour commencer l'entretien.

—Si pénible et si dangereux que pour rien au monde, entendez-moi bien, je ne voudrais refaire le voyage. Voyez comme mes cheveux sont blancs et mon visage sillonné de rides!

Tout en causant, ils se mirent ensemble à défaire bien des ballots, et le cousin, pendant tout le temps, ouvrait de grands yeux et de grandes oreilles. Cependant, à mesure que l'on ouvrait les ballots, maître Martin prenait un air de plus en plus inquiet. Quand on fut au dernier, il hésita à l'ouvrir. Quand il l'eut ouvert, il pâlit; de désespoir il laissa retomber ses bras le long de son corps, et deux grosses larmes roulèrent le long de ses joues flétries.

—Il faut que je reparte, dit-il avec accablement: j'ai perdu mes mesures.

Puis, s'efforçant de sourire:

—Oui, il faut que je retourne en Palestine: "Celui qui n'a pas de tête doit avoir des jambes."

A Nuremberg, il y en eut qui se moquèrent de lui; d'autres le plaignirent et admirèrent sa foi et sa persévérance. Il lui survint obstacles sur obstacles, mais rien ne pouvait le décourager. Il perdit, dans un incendie, une grande partie de son bien.

—Je sais, dit il, comment on gagne de l'argent et j'en gagnerai; car il faut que j'en aie beaucoup pour retourner là-bas et pour payer le tailleur d'images.

Il fut atteint d'une maladie tellement grave, que les médecins le tenaient pour mort.

—Je guérirai avec l'aide de Dieu, dit-il tranquillement, car il faut que je vive pour accomplir mon vœu.

Et il guérit. A chaque empêchement nouveau, il se résignait sans se laisser abattre, et répétait sans cesse aux voisins, que sa constance émerveillait:

—Chaque chose a son temps; tout vient à point à qui sait attendre.

Au bout de onze ans seulement, il put repartir pour la Palestine. Tout le monde disait:

—Il est sûr qu'il y laissera ses os.

Il revint cependant, rapportant cette fois les justes mesures. Maître Adam Kraft, le tailleur d'images, gagné par la confiance inébranlable de Kœtzel, s'était mis à l'œuvre dès longtemps. Alors, entre la maison de Maître Martin et le cimetière, on vit s'élever les différents groupes de la Passion. L'œuvre de Kraft subsiste encore c'est une belle œuvre. Je préfère cependant le souvenir de Kœtzel, de sa pitié, de sa force de volonté et de sa persévérance.

(Magasin pittoresque).

GUIDE COMMERCIAL.

CONFISERIE.

Confiserie Lopes, Bonbons, Chocolat et Gâteaux.
Confiserie Manessier, Royale et St-Pierre.

THE

Grande Cie. A. et P. de Thé, 938 rue Canal.

PHARMACIE.

Pharmacie Américaine, 1115 Canal. Dr Sauvage.

PHOTOGRAPHE.

Encouragez l'industrie locale. Les meilleures photographies, chez L. Robira, 1021 Royale.

PLOMBIER.

John D. Burghardt, plombier, 421 et 423 Royale

Professeur de Français et de Musique.

Une dame Française, musicienne, ayant obtenu les grades officiels les plus élevés en France, et ayant une grande expérience de l'enseignement, désirerait s'occuper pendant les vacances, dans une famille ou une institution où elle serait défrayée de tous frais, y compris ceux des déplacements, moyennant des appointements modérés. Libre dès à présent. Le lieu de résidence lui serait indifférent. S'adresser au bureau du journal.
15 mai—

Souffrances Atroces
PROVENANT DE
RHUMATISMES
C. H. King, Water Valley, Miss., guéri par
La Salsepareille d'Ayer

"Pendant cinq ans, j'ai souffert de douleurs atroces provenant de rhumatismes musculaires. J'ai essayé de toutes les médecines connues, j'ai consulté les meilleurs docteurs, je suis allé trois fois à Hot Springs, Ark., où j'ai dépensé 1000 dollars, sans compter les notes de docteurs, mais je n'ai pu obtenir qu'un soulagement temporaire. J'avais tellement maigri que j'en étais arrivé à ne peser que quatre-vingt-treize livres; j'avais le bras et la jambe gauches tout déformés, les muscles s'étant retournés comme des nœuds.

Je ne pouvais pas m'habiller sans aide et pouvais seulement me traîner dans la maison en m'appuyant sur une canne. Je n'avais pas d'appétit et les médecins m'assuraient que je ne pouvais pas vivre. Après avoir essayé de tout, et avoir enduré les plus affreuses tortures, je commençai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. En moins de deux mois, je pouvais marcher sans canne. En trois mois mes membres commencèrent à reprendre leurs forces, et dans l'espace d'un an j'étais guéri."

La Salsepareille d'Ayer
La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

Rapport de la situation de la
New Orleans National Bank,
A LA NOUVELLE-ORLÉANS
Dans l'Etat de la Louisiane, à la clôture des affaires, le jeudi, 11 juillet 1895.

ACTIF.

Prêts et escomptes		$2,051 905 93
Surtirages, garantis et non garantis		108 484 00
Bons des Etats Unis pour garantir la circulation		50,000 00
Bons des Etats-Unis en main		5,000 00
Primes sur des bons des Etats Unis		79 51
Actions, sécurités, etc		539 201 50
Maison de banque, meubles et installations		98,677 28
Autres propriétés foncières et hypothèques		15 251 00
Dû par des banques nationales (non agents de réserve)		15 447 20
Dû par des banques d'Etat et banquiers		5,887 53
Dû par des agents de réserve approuvés		521,575 86
Chèques et autres items comptant		1,650 88
Echanges pour le Clearing House		137,334 63
Billets d'autres banques nationales		30,049 00